MAX O'RELL.

M. Paul Blouet (Max O'Rell), qui est en ce moment malade à New York, a cinquante-quatre ans et occupe une place éminente dans la littérature légère depuis 1876, époque à laquelle il devint à Londres le correspondant de plusieurs journaux parisiens.

C'est en 1883 que M. Blouet, par la publication de "John Bull et son Ile", arriva positivement à la célébrité.

Le succès qu'obtint cette étude du caractère national de l'Anglais conduisit l'auteur à étendre ses observations à l'Amérique et à faire subséquemment des conférences sur son thème favori des excentricités nationales.

M. Blouet a voyagé dans toutes les parties du monde.

TEMPERATURE

Du 26 décembre 1901.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	60	16
Midi.....	74	23
3 P. M.....	76	24
6 P. M.....	74	23

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 26 décembre —Indications pour la Louisiane— Temps — beau vendredi; vents légers à frais du sud.

NOEL

—A LA—

Nouvelle-Orléans.

Il y a dans la vie des peuples et des communautés civiles, comme dans celle des simples particuliers des époques, des journées spéciales qui tout en étant attendues et acclamées par tous, à cause de l'allégresse qu'elles répandent autour d'elles, sont cependant redoutées par un grand nombre de braves et honnêtes gens à cause des désordres que peut, à chaque instant, engendrer cette allégresse.

Telles sont les fêtes de Noël, du Jour de l'An et du Carnaval. Il est rare qu'au lendemain de ces anniversaires joyeux ou glorieux la police n'ait pas fort à faire pour réprimer les excès qui se sont commis la veille. Ce ne sont généralement pas des crimes bien graves. La plupart ne sont que des délits provoqués par les entrainements de la joie ou les excès de liqueurs alcooliques. Ils n'en sont pas moins dangereux, car une fois que l'homme a perdu son sang froid et le contrôle de ses actes, il ne se connait plus et il devient capable des crimes les plus atroces.

Aussi est-ce d'après la multiplicité de ces contraventions que de nombreux criminalistes jugent de la valeur morale d'une nation et de la valeur administrative d'un gouvernement national ou municipal.

A ce point de vue, il n'y a qu'à féliciter les hommes qui nous gouvernent et la masse de notre population.

Nous avons fait sous ce rapport, depuis quelques années, des progrès énormes, grâce à l'active surveillance de nos magistrats municipaux, grâce aussi à la souplesse avec laquelle tous nos concitoyens se sont prêtés à l'exécution de nos règlements de police.

Cette souplesse, hâtons nous de le dire, est dûe en grande partie à la confiance qu'ont su nous inspirer nos gouvernants, à la parfaite rectitude d'idées et de conduite que nous nous plaisons à leur reconnaître.

C'est la juste récompense de leurs honnêtes efforts et de leur constant dévouement à la chose publique. Il y a longtemps qu'on l'a dit, on ne saurait trop le répéter: Ce sont les bons administrateurs qui font les bons administrés.

Nous en avons eu une fois de plus la preuve durant la bienheureuse nuit de Noël. Certes, la foule était énorme sur la rue Canal et dans les quartiers les plus fréquentés de la ville. L'animation y était extrême. Toute l'artillerie des grands jours de fêtes publiques y donnait et faisait rage. Mais au milieu de tout ce tapage, parfois assourdissant, pas un cri discordant, pas une querelle, pas une bataille sanglante. On était sorti de chez soi pour s'amuser, et l'on s'amusait franchement sans songer à mal. Ne savait on pas que près de cette foule remuante et bruyante il y avait une forte police qui veillait, toujours prête à réprimer les moindres excès, à modérer les démonstrations par trop éclatantes. De là, la confiance qui se manifestait partout, le jour de Noël dans nos rues.

Une seule chose venait faire concurrence à cette joie— la charité. Jamais elle ne s'est montrée plus généreuse que dans cette journée de bénédiction. Les pauvres, les faibles, les affligés de toutes les origines, de toutes les classes ont pris une très active part à la joie générale et les largesses de la bienfaisance se sont étendues sur toutes les infortunes, sans en excepter une seule.

A qui devons nous tous ces bienfaits? Aux efforts actifs et intelligents d'une administration honnête, dévouée et surtout chrétienne à laquelle nous envoyons nos plus chaleureux remerciements et nos plus sincères félicitations.

MORT

D'UN

Publiciste Français.

Jacques François Henry Fouquier, publiciste français, député, dont nous annoncions la mort hier dans nos dépêches, était né à Marseille le 1er septembre 1838. Fils d'un notaire de Marseille, il étudia le droit et la médecine, sans prendre de grades, et il voyagea longtemps en Espagne et en Italie. Il fit un cours sur les peintres italiens à l'Institut de Genève en 1861, et vint ensuite habiter Paris, où il écrivit dans un grand nombre de journaux, "le Courrier du dimanche", "l'Avenir national", "la Presse", etc. Il fut en même temps correspondant du "Phare de la Loire" et du "Progrès du Nord".

En 1867, il suivit l'armée de Garibaldi et envoya des courriers à l'"Indépendance belge". Collaborateur du "Siècle," du "Charivari", du "Nain Jaune," il rédigea aussi la chronique politique de la "Revue germanique."

Après le 4 septembre 1870, il fut envoyé à Marseille avec une mission du gouvernement. M. Henry Fouquier y fonda, de concert avec M. Labadie, "La Vraie République" et la dirigea jusqu'à sa nomination comme secrétaire général du département des Bouches-du-Rhône, en décembre. Il remplit deux fois par intérim les fonctions de préfet, notamment lors de l'insurrection communaliste de Marseille, en 1871.

A la suite d'un conflit avec le contre-amiral Cosnier, M. Fouquier fut mis en disponibilité, mais quelque temps après M. Casimir-Périer lui confia la direction de la presse au ministère de l'intérieur, et il conserva ce poste jusqu'au 24 mai 1873. Après avoir écrit dans l'"Evénement" sous les pseudonymes de "Spectator" et de "Philinte", au "Bien public", au "Courrier de France", etc., il créa avec M. Audrieux, député du Rhône, le "Petit Parisien," journal politique à cinq centimes, qu'il abandonna pour entrer au "XIXe Siècle," où il rédigea une chronique quotidienne et le feuilleton dramatique (1878). Il écrivit en outre dans d'autres journaux sous des pseudonymes, notamment au "Gil Blas," sous celui de Colombine, qui donna lieu à un curieux procès concernant la propriété des surnoms littéraires: le journal et son rédacteur revendiquant, chacun de son côté, des droits sur le pseudonyme en litige. Le tribunal civil de Paris en attribua la propriété au "Gil Blas", où d'autres rédacteurs avaient été appelés à s'en servir (23 janvier 1889).

M. Henry Fouquier fut, à plusieurs reprises, un des collaborateurs ordinaires du "Figaro" et en devint le critique dramatique après la mort d'Albert Wolf (27 décembre 1891.) Il avait épousé la veuve de M. Ernest Feydeau (février 1876.)

Il tenta d'entrer dans la carrière politique aux élections générales législatives du 4 octobre 1885, faites au scrutin de liste. Porté, dans les Bouches-du-Rhône, sur la liste républicaine opportuniste, qui échoua toute au premier tour de scrutin, il se désista avant le scrutin de ballottage.

Dans une élection partielle du mois de mars 1888, il fut présenté seulement au second tour, et eut 12,440 voix contre M. Félix Pyat, candidat socialiste, qui fut élu par 40,204. Aux élections du 22 septembre 1889, faites au scrutin uninominal, il se porta dans l'arrondissement de Barcelonnette (Basses Alpes) et fut élu au premier tour, par 1,456 voix, contre 1,432 données à M. Léotard, candidat de la localité. Il prit place au centre de la Chambre. M. Fouquier avait été promu officier de la Légion d'honneur le 12 février 1881.

Il a publié des volumes d'articles d'art et de littérature: "Etudes Artistiques" (1859); "l'Art Officiel" et la "Liberté" (1861); "Au Siècle Dernier" (Bruxelles 1884); "la Sagesse Parisienne" (1885), etc. Il a tiré d'un livre de M. Banc le drame en cinq actes et huit tableaux, "le Roman d'une conspiration", avec M. F. Carré, 1890.

UN CRIME PASSIONNEL.

Le malheur d'être laid.

On vient de juger à Berlin un criminel dont le cas est intéressant. Il montre quels ravages peuvent faire, dans un cerveau vaniteux et faible, les paradoxes et jeux ironiques des grands nihilistes littéraires.

Un étudiant en droit, Hans Fischer, souffrait cruellement d'être laid. Sully Prud'homme a délicatement chanté le deuil de la laide:

Elle a pour ennemi de son cœur son visage....
Et tout ce plus pareil les compliments d'usage
Un bon vieillard lui dit qu'elle a de beaux cheveux

Mais nul poète ne s'est soucié des souffrances du laid, qui sont les mêmes:

L'amour ne lait jamais dans l'œil qui le regarde.

Pourtant de l'amour brilla pour Hans Fischer dans les yeux compatissants d'une jeune fille d'Eismach, Martha Amberg. Lui l'aima avec delire. Mais la jeune fille était coquette: il se crut abandonné, il la tua.

Voici une partie de son interrogatoire:

Le président.—Vous avez fait vos études en octobre 1899. Pendant que vous étiez au lycée, vous êtes-vous occupé de philosophie?

R.—Oui. Je suis laid. J'ai un extérieur qui repousse et j'ai fait l'expérience que mes camarades et quelques uns de mes professeurs me traitaient avec froideur pour cette raison et pour d'autres.

D.—C'est pour ces raisons que vous avez fait de la philosophie?

R.—Oui. Je sentais que l'on ne pouvait pas me souffrir, et alors j'ai pris l'habitude de vivre à l'écart. Bientôt s'est développé en moi le mépris de l'humanité.

D.—Quels philosophes avez-vous lus?

R.—Niefzsche et Schopenhauer.

D.—Vous auriez mieux fait de lire la "Guerre des Gaules" que les œuvres d'un philosophe qui est devenu fou! Avez-vous lu des œuvres religieuses?

R.—Oui. "La Vie de Jésus", de Strauss, et celle de Renan.

D.—Quel est, suivant vous, tendance de Schopenhauer?

R.—Le mépris des homm

D.—Celle de Niefzsche?

R.—Qu'il n'y aurait malheur dans ce monde s'il n'y avait pas d'hommes.

Le récit du crime est admirablement dramatique:

Nous cheminions ensemble. Je lui ai pressé la main. Elle voulait m'embrasser, mais je ne le lui permis pas. Je n'aurais pas eu ensuite la force de la tuer. Elle se mit à pleurer en disant que je ne l'aimais pas. Je passai alors mon bras autour de sa taille et elle posa sa tête sur ma poitrine. Je lui demandai si elle avait dit adieu à sa mère. Elle ne comprit pas ma question. Alors, je levai le revolver et me mis à tirer. Elle criait horriblement. Elle appela: "Walther!" et tomba à terre. Quand je la vis sur le sol, je me précipitai sur elle et la supplial de ne pas mourir. Mais elle était déjà morte. Je l'embrassai, et je m'enfuis.

D.—Je croyais que vous vouliez vous tuer aussi! Vous vivez encore!....

R.—Malheureusement. Quand j'ai vu la jeune fille couverte de sang, j'ai été trop lâche pour me tuer.

Le misérable jeune homme a été condamné à dix ans de travaux forcés. Quand il sortira de son bagne une joie l'attend: on l'aimera encore, on l'aimera certes, puisque sur sa laideur il y aura le souvenir du crime, et des taches de sang sur ses mains.

Lettres et mémoires.

Depuis la mort du prince de Bismarck, on a exhumé un nombre incalculable de ses lettres, sans parler de tous les souvenirs, mémoires et propos de table qui ont eu pour intention de nous faire pénétrer dans la familiarité un peu intimidante de l'ex chancelier. Deux nouveaux recueils de correspondance ont encore récemment paru; on trouve dans l'un d'eux une lettre assez curieuse par son allure mystérieusement romanesque et par la personnalité parisienne dont il y est question. C'est une lettre écrite par le comte d'Arnim, alors ambassadeur d'Allemagne en France, lettre confidentielle où le diplomate fait part au prince de Bismarck de certaines inquiétudes que lui a exprimées le docteur Evans, le célèbre dentiste américain établi à Paris: "Le docteur Evans m'a confié que, dans ces derniers temps, on fait qu'il soupçonnait—l'empoisonnement de Cavour à l'aide d'un cigarre—s'était trouvé absolument confirmé. Il est tout à fait certain de la vérité de ce qu'il avance. Il croit aussi devoir conclure, d'après certains indices, que quelques fanatiques de sa religion—Evans est catholique — tenteraient volontiers la même opération sur Votre Altesse. Il m'a formellement prié de vous mettre en garde contre ce péril. Il n'hésite pas à croire qu'il y a des personnes disposées à se servir pour vous tuer, de l'habitude favorite de Votre Altesse. Est-ce que le cigare de Bismarck fume beaucoup? m'a-t-il demandé. Sur ma réponse affirmative, il a dit que, dans ce cas, le cigare jouerait sûrement un rôle. Je remarque incidemment des cigares 1872, il était à Lisbonne, lors de l'empoisonnement de Cavour. Pour ma part, mille fois de foi à ces sortes de deuils. Néanmoins, il serait prudent de vous donner une assez grande quantité de cigares empoisonnés, si Bismarck ne craint pas de faire périr d'autres personnes par la même occasion. Le docteur Evans semble convaincu que ses craintes sont fondées. Aussi n'ai je pas voulu prendre sur moi de vous taire cette confidence."

LA BONNE PROVIDENCE APPORTE AUX PETITS ORPHELINS D'HUMBLES SOUS POUR LEUR FOYER SANS FEU.

Vision consolante.

Chaque jour voyons nous avec bonheur grossir la somme que la Douce Providence s'est chargée de trouver pour amoindrir un peu les souffrances de ses petits protégés qui ont froid là-bas, dans un asile au fond du Troisième district, ces chers petits êtres dont les yeux s'éteignent, dont les cris s'enrouent, secoués qu'ils sont par cette fièvre qui leur met des marbures aux joues en attendant que le cercueil les vienne réclamer.

On est compatissant, on est bon à la Nouvelle-Orléans et dans nos campagnes. Nous ne regardons pas d'un œil sec, nos semblables qui, moins heureux que nous, n'ont pas été armés pour soutenir victorieusement les luttes de la vie. Combien de ceux qu'abrite cet asile qui nous apparait à tous comme une île verte au milieu d'un océan, combien de ceux là sont entrés dans la vie par se la plus sombre, et n'ont même pu poser vides sur les seins de leurs lèvres. Ils ne mères que la faim, vides de leurs mères ont tuées!

Depuis plusieurs jours, la température s'est faite moins féroce, moins meurtrière; il semble que la Providence ait reculé de quelques jours les froidures, qui nous reviendront, demain peut-être, comme pour permettre aux petits êtres souffreteux de se ressaisir, de reprendre courage, jusqu'à ce que la charité vienne leur dire: vous vivrez.

O vous qui n'avez pas le cœur endurci, allez à eux, penchez vous sur eux, et à lentes secousses, bercez leurs berceaux, en dormez leurs fronts qui ne dorment plus, votre œuvre est sainte; accomplissez-la; votre amour mêlé de quelques gros sous, d'un peu d'or, changera leur agonie en espoir, en joie.

Croyez nous: quand viendra l'année nouvelle, sans mélange sera votre bonheur de percevoir dans le lointain les échos du cantique de reconnaissance qu'exhaleront ces centaines de petites poitrines. Et le souvenir de votre bienfait vous sera une force pour traverser les lourdes épreuves qui pourront vous venir. Il vous sera tenu compte à l'heure dernière d'avoir porté le long de la route ceux qui étaient tombés en chemin, d'avoir versé sur l'enfant qui n'avait plus de mère cette manne de compassion divine, d'Amour et de Charité.

Voici les sommes que nous avons recueillies jusqu'à ce jour:

L'ABEILLE	10 00
American Drug Store—R. Savage	$100 00
Un négociant—cash	20 00
Cash	2 00
Je George H. Théard	5 00
Je Sidney Théard	5 00
Une famille charitable	13 00
Cash	1 00
Une humble bourse	1 00
J. E. Rivoire	1 00
Cash	50
Cash	2 00
Edgar Grima	5 00
F. Bildstein	1 00
Cash—un Restaurant	5 00
Une amie des Orphelins	50
Cash	25
Henri	25
Mme H. Rolling	10 00
Total	$182 50

LE MONT McKINLEY.

On vient de donner ce nom à la cime la plus élevée de l'Amérique du Nord, dans l'Alaska, cime qui a été découverte le mois dernier par une mission scientifique équipée aux frais du gouvernement des Etats Unis.

Le mont Mc Kinley, dont la crête supérieure se trouve à 6,139 mètres d'altitude, est à 40 kilomètres environ au nord du mont Saint Elias, qui passait jusqu'alors pour être le plus haut sommet de l'Amérique septentrionale (5 487 mètres). Il domine de sa masse imposante la vallée de la Chilitna, où prennent naissance les sources de plusieurs grandes rivières qui sillonnent cette partie de l'Alaska.

Il est couvert par sept glaciers considérables, dont le plus vaste n'a pas moins de neuf kilomètres de large sur treize de longueur.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 19 Commencé le 3 décembre 1901

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

PREMIERE PARTIE.

DE CHUTE EN CHUTE

XVIII

LA MENDIANTE DE SAINT PHILIPPE DU ROULE.

Suite.

Pendant des semaines, pendant des mois ajoutés à des mois, l'infortunée mignonne continua son existence de tortures et d'humiliations.

Et tandis que son front se nimbait de martyre, le visage de son bourreau s'épanouissait, satisfait et truculent.

La Mort aux Allumettes vivait sans vergogne des bénéfices que lui procurait l'enfant martyre.

Le cœur de Marjolaine se gonfla bien souvent de chagrin en pensant à sa mère disparue, à ses amis de Palaiseau perdus...

Mais résignée en sa faiblesse, la fille de Misériès s'inclinait, se soumettait, navrée et craintive....

Laissons vivre à l'enfant du péché cette triste période, et reprenons la suite de notre récit.

XIX

CAIN

Au moment où Lucienne, emmenée de l'hôtel de Lesterelles à Montreuil par le docteur Nozeroy, prenait place dans le landau, nul de ceux qui l'accompagnaient ne remarqua un fiacre stationnant à une cinquantaine de mètres en arrière.

A la portière de ce "sapin" immobile, au coffre jaune de l'Urbaine, une tête se pencha par dessus la vitre abaissée.

Dans le fiacre, en effet, il y avait un homme.

Cet homme, c'était Raymond d'Aublincourt....

Par quel hasard mystérieux l'anarchiste en chef se trouvait-il là, à cette heure....

Après le crime de la nuit précédente et la visite au repaire de Gentilly, nous avons vu Misériès d'Aublincourt regagner son logis à l'aube.

Il songeait à se reposer au moment où les honnêtes gens se lèvent pour se livrer au travail.

Tout en se déshabillant, Misériès se frappa soudain le front.

—Eh mais! dit-il, j'ou[illegible] quelque chose!....

Il fouilla dans son [illegible] et en tout jeté sur une chaise [illegible] sortit le petit portefe[illegible] qu'il avait pris sur Jacq[illegible] Chavenière.

Il l'ouvrit et po[illegible] un cri de joyeuse surprise.

Quelques vignettes bleues venaient d'appa[illegible]tre.

—Des bill[illegible] de banque!.... s'écria t il.... Cela tombe comme marée en carême.

D'une main fiévreuse, il palpa les précieux papiers.

—Cinq cents francs.... mille ... quinze cents francs! s'écria-t-il l'œil brillant de convoitise satisfaite.... Bravo! Et chanions comme Faust: "A moi les plaisirs!"

Raymond réunit les billets dans le calepin et le glissa sous son oreiller.

—J'examinerai les autres paperasses ce soir, fit il.... Un peu [illegible]t de repos, de sommeil d'abord[illegible] pour me remett[illegible] de cette nuit[illegible] sans remords,

Il se couc[illegible]r.

pressé de d[illegible]longue matinée de

Après [illegible]quille, comme s'il sommeil[illegible]ur la conscience l'hor[illegible]rtre, Raymond d'Aublin[illegible]rt se leva vers midi.

[illegible]n était point un rêve, le [illegible]ble drame dont il avait été t[illegible]héros la nuit précédente. Jacques Chavenière, le rival détesté, le frère maudit, le triomphateur d'amour, était mort, tué par lui, en plein bonheur....

Lui, le comte d'Aublincourt, assassin!.... fratricide!....

Le misérable trembla un instant.

Le pâle et doux visage de sa mère, auréolé de cheveux blancs, passa devant ses yeux.... Il frissonna....

Que dirait elle, quand elle saurait?

Elle en mourrait, c'était sûr... Elle maudirait le frère impie.

Mais qu'importait?.... L'égoïste orgueil du comte était satisfait.... Sa vengeance était assouvie.... Les tortures d'une mère.... sa mort même ne comptaient pas....

Et d'ailleurs, elle ignorerait la vérité effroyable.

Nul n'avait vu le meurtrier... Les précautions avaient été si bien prises!.... Aucune trace ne pourrait révéler le coupable.

D'Aublincourt regarda ses mains. Le sang fraternel ne les avait point tachées. Elles non plus ne trahiraient pas l'assassin.

Et pourtant, elles lui semblaient brûler d'une fièvre inexpliquée.... Et il lui sembla tout à coup entendre une voix implacable crier: "Caïn! Caïn! que-tu fait de ton frère?"

—Bah! fit enfin le comte pour se rassurer lui même et surmonter son trouble, personne ne me soupçonnera jamais!...Je triomphe pleinement: Jacques est mort.. Et Lucienne.... Oh! Lucienne....

La blanche forme surgit devant l'imagination surexcitée du comte, enveloppée du charme étrang, surnaturel, qui l'avait fait reuler dans la chambre nuptial.

D'Aublincourt frémit encore.. Encore, il se raidit contre l'émoi mystérieux: la terreur de son crime!

Il prit le portefeuille de Jacques, en fouilla avidement le contenu. Denotes, des papiers insignifiants.

Seuls, les billets de banque intéressaient l'anarchiste en chef.

Cela, c'était du plaisir pur quelques jours.

Et l'ombre du remords s'éteignit ... Raymond oublia tout le reste.

—Je suis riche, se dit-il, allons faire le tour de Paris.

Paris!.... Le nom de la grande ville exerait sur Raymond, toujours, une fascination magique.

Et, au reflet des billets bleus de Jacques, tout lui parut soudain joies et fêtes.

Il s'imaginait posséder la capitale comme on possède une conquête. De nouveau il avait de l'argent, il dominait tout.... Le monde lui appartenait.

Avec ses quinze cents francs, trésor sanglant, il se croyait le roi de ce Paris séducteur qui livre ses ivresses cachées à la clef d'or ouvrant seule le temple du plaisir....

Hâtivement, mais soigneusement, le comte d'Aublincourt s'habilla, puis il prit un fiacre.

—Les grands boulevards! ordonna t il au cocher.

Misériès n'avait pas de but fixe. Il rêvait d'aller au cœur lumineux de la capitale et d'y faire une rentrée victorieuse, triomphante. Il commencerait par un déjeuner fin dans un grand restaurant de la place du Palais-Royal où il savait trouver bonne chère.

Muni de havanes exquis, le meurtrier se mit à fumer, en attendant l'appétit. Il se carra sur la banquette, se laissant emporter, lâchant la bride à la fantaisie du rêve satisfait, la laissant s'égarer sur les volutes bleues de la fumée de cigare.

Le trouble de tout à l'heure était bien loin. En Raymond, maintenant, ni craintes ni remords, l'âme tranquille et le cœur à l'aise sous son moëlleux blindage de billets de banque.

Le pâle soleil d'hiver lui semblait bon, en sa clarté froide. Et les femmes lui paraissaient toutes jolies, leur minois perdu, comme en une vaste corolle, dans les immenses cols faits des luxueuses peaux des bêtes du Nord.

C'était la Séduction....C'était la Tentation....

L'assassin oubliait le Crime... Le dilettante, le jouisseur savourait béatement la Beauté coudoyée.

Devant un kiosque à journaux, l'anarchiste en chef fit acheter par le cocher quelques feuilles du matin.

—Ah! elles sont intéressantes, aujourd'hui, les gazettes, dit l'automédon, avec un gros rire, en les lui remettant.

—Oui? A quel propos?

—Vous ne savez donc pas, bourgeois? La police a arrêté Misériès, l'anarchiste.

—Ah! bah?....

—Comme je vous le dis. Il est pincé, bouclé, le gredin!.... Ce n'est pas dommage. Eu a-t il fait du mal!....

L'amant de la Môme-Champignon ne répondit rien.

La voiture repartit. Avidement, le chef de la bande lut les récits de son "arrestation."

Une chose l'étonna, en l'inquiétant un peu: le silence de la presse sur le drame de la rue St-Honoré.